

L'insoutenable légèreté de *Project Runway*

Joëlle Bond

Numéro 156 (3), 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bond, J. (2015). L'insoutenable légèreté de *Project Runway*. *Jeu*, (156), 11–11.

L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE

PROJECT RUNWAY

Tu me connais probablement peu, lecteur, mais j'écris des comédies. Des affaires drôles, pour te faire rire, toi pis ta matante Claudine. J'écris des comédies parce que, quand j'avais 13 ans et une bouche en métal, je suis sortie de chez l'orthodontiste en disant à ma mère: «Moi, je serai jamais orthodontiste, parce que j'ai envie que le monde soit content de venir me voir.» J'ai donc fait vœu de bohémienne. À ma sortie du Conservatoire, je me suis rendu compte que la réalité était tout autre que le rêve qui m'avait poussée à passer mes auditions: devenir Meryl Streep. Encore là, elle a la cote, tout le monde l'aime, elle est *legit*. Mais, pour mettre mon âme en bobettes devant toi, je peux te dire que je me serais bien contentée, moi, d'être la sœur moins connue dans *Les Quatre Filles du docteur March*.

L'affaire, c'est que ce créneau-là, dans les productions artistiques québécoises, il n'existe pas vraiment. Et encore moins au théâtre. Parce que le théâtre, quand ce n'est pas du théâtre d'été, c'est, bien souvent, sérieux. Là, les deux camps vont me tirer des roches: le premier va me dire que c'est plus plate que sérieux; et le deuxième (probablement plus enclin à lire *Jeu*), crier que ce n'est pas vrai, qu'on peut trouver de la légèreté dans un *show* engagé qui parle de la guerre. *Fine*. Et je ne dis pas que je n'aime pas ça, le théâtre sérieux. Je ne suis pas un singe, je fricote avec l'intellectualisme de temps à autre moi aussi. J'ai souvent dit que des choses étaient «intéressantes». Je me trouve *smat*te quand je trouve des fautes de français dans le statut Facebook d'autrui, pis je me pense bonne de faire une maîtrise. De toute façon, le théâtre qui s'adresse à un public moins large fait partie de l'écosystème; c'est sur le menu au restaurant; j'aime ça manger varié.

De mon bord, tout a changé le jour où j'ai rencontré Jean-Philippe Durand au Conservatoire de Québec. Je ne me souviens pas des premiers mots échangés il y a 10 ans, mais, en gros, j'avais devant moi un gars éminemment *cool* qui m'a dit quelque chose comme: «*Mean Girls*, c'est le *Pride and Prejudice* de la génération Y.» Pis, tout à coup, c'était correct d'aimer plus regarder la télé que lire Marcel Proust. C'était beau d'écouter *Project Runway* tout un après-midi, en mangeant de gigantesques boulettes de steak haché provenant de la boucherie du père de Jean-Philippe. Ça devenait possible



Joëlle Bond. © Patrice Charbonneau-Brunelle

d'écrire du théâtre où on ferait une chorégraphie sur *Journée d'Amérique* de Richard Séguin. C'est grâce à Jean-Philippe que j'ai commencé à me dire que c'était correct d'écrire.

Par contre – et, là, si le chapeau ne te fait pas, ne le mets pas, va souper chez matante Claudine pis je te souhaite une bonne soirée –, il m'est arrivé d'observer, au fil des ans, une certaine forme de... condescendance, peut-être, pour la chose populaire. Comme si le fait de vouloir que son spectacle soit populaire auprès de la «masse» était vain. Comme si le fait de faire ça pour le public, pour le *show*, faisait descendre en flèche la qualité de ton spectacle. Oui, ça m'est arrivé. Et bien que je sois prête à faire passer une partie de ce sentiment sur le dos de mon insécurité grosse comme un T-Rex (ben quoi, je suis une comédienne de 30 ans qui se fait demander «Quand est-ce que tu joues à la TV?» chaque Noël, ben sûr que je suis insécure), je pense quand même que c'est arrivé pour vrai de me faire parler comme si j'étais un bébé chat après mes spectacles, avec des commentaires du genre: «Oh, toi ce que tu écris, c'est comme des *cupcakes*!» Je le sais que c'était fin. C'était dit sur un ton des plus avenants, par du monde affichant une *smattitude* extrême. Mais ce n'était pas collègue à collègue, c'était collègue à son chat Pistache. Comme si le fait d'écrire des *jokes*, d'investir des heures de «rèpète» grassement

payées (j'ai-tu dit «grassement»? Je voulais dire «payées Rémi-sans-famille-qui-passe-le-chapeau-style») à placer une transition sur du Rihanna faisait qu'on travaillait moins fort, qu'on réfléchissait moins.

Comme je l'ai dit plus tôt, je ne veux pas te fâcher, l'ami qui fait des *shows* sérieux (j'en ai des amis sérieux, pis ce n'est même pas eux qui m'ont parlé comme si j'étais une Kardashian du théâtre). J'aime aller voir tes *shows*. Tout ce que je veux, moi, c'est faire un *show* qui soit le pont entre l'émission de Chantal Lacroix pis ton *show* à toi. Pour que matante Claudine prenne son budget «humoriste» et qu'elle continue, oui, à aller voir Martin Matte, mais que, peut-être, elle change d'idée sur celui qui fait encore des *jokes* de Macarena comme si on était en 1994 et qu'elle vienne s'asseoir au théâtre. Qu'elle s'y sente la bienvenue. Parce que là, à moins de venir voir ton *show* à toi (parce qu'elle te connaît, on ne va pas se mentir), on ne la voit pas souvent là, matante Claudine. Et, là, Jean-Léaliste, tu vas me raconter l'histoire de la fois où mononcle Réjean est venu voir ton *show expérimenthos*, pis qu'il t'a écrit un message sur Facebook le lendemain pour te dire que c'était le meilleur *show* qu'il avait vu de sa vie. Ben oui, ça arrive. Mais Réjean s'est-il abonné à la saison de cette salle de 50 places où tu jouais ce spectacle? Je ne sais pas.

Dans cette économie triste, dans ce conservatisme gris, n'a-t-on pas la responsabilité de se faire porte-parole du *fun*? Et non, pas du *fun* de *fast-food* servi au public en petites bouchées prémâchées qui finissent par goûter ordinaire à souhait. Du beau *fun* de qualité, le bœuf Wagyu du *fun*, *quin*. Et à ceux qui pensent que c'est impossible, que toute va ben et que je dois arrêter de penser que les licornes existent, je dirai que si on y croit assez fort... Si on y croit assez fort, ben sûr que les licornes n'existeront pas plus, je ne suis pas conne. Mais si on y croit assez fort, on trouvera ben quelqu'un pour aller coller une corne sur un poney avec de la Crazy Glue durant la nuit, pis, à force d'imagination, on l'aura, notre licorne. ●

Joëlle Bond

Auteure, comédienne et traductrice, Joëlle Bond vit et travaille à Québec et à Montréal.